

Tout Clavel

Bernard Clavel vient de fêter ses quatre-vingts ans. Pour l'occasion, Omnibus lance les deux premiers volumes des "Œuvres". La série complète en comptera huit. Retour sur le parcours atypique d'un homme généreux, fidèle à ses amis et bourreau de travail. Mais en délicatesse avec les "gendelettes".

Depuis "Vorgine", votre premier roman, écrit en 1954, vous avez publié près de cent livres, et déménagé quarante-deux fois. Vous voici maintenant non loin de Bourg-en-Bresse.

C'est un grand voyage. Je suis né à Lons-le-Saunier, dans le Jura. Quatre-vingts ans plus tard, je m'en rapproche après avoir fait la boucle par plusieurs régions de France, par la Suisse, l'Irlande, le Canada... Encore 70 kilomètres, et ce sera bon. J'espère ne plus bouger. Comme le dit Josette Pratte, ma femme, il faut rendre un écrivain à sa région, et une région à son écrivain. Peut-être pourra-t-on m'enterrer plus vite.

Chaque fois que je me suis installé, j'ai cru que ce serait définitif. Puis, il y a toujours une raison de partir. Mais pas toujours la même. Une question d'ambiance, sûrement. Il me faut une certaine adéquation entre le lieu et le moment, exactement comme pour un livre. Un livre fait l'équilibre des tensions qui nous agitent – équilibre nécessairement instable et souvent compromis une fois que le livre est fini. Il faut en écrire un autre pour se fixer à nouveau, pour se remettre au diapason. Puis de nouveau un autre; et ainsi de suite.

Bien sûr, à chaque livre je décide de ne plus écrire, tout comme je décide de ne plus déménager. Pour les livres comme pour les maisons, je cherche l'accord, le réglage. Ce qui se retrouve dans mon goût pour la peinture et la photographie.

Plus prosaïquement, j'ai besoin de silence pour écrire, et d'espace pour marcher. Souvent nous nous sommes aperçus, ma femme et moi, qu'un lieu peut avoir des vices cachés: trop de bruit, voire trop de risques. Une fois installés à Eygalières, en Provence,

nous avons failli rôtir dans un incendie de forêt. Nous avons pris la poudre d'escampette.

Quand j'étais jeune, le silence valait cher – et j'étais pauvre. Pas la gêne: la vraie pauvreté. Je voulais vivre de ma peinture. Je m'étais installé avec ma première femme à Vernaison, près de Lyon. Après la naissance de mes deux premiers fils, j'ai dû prendre un petit emploi, genre colleur d'enveloppes, à la Sécurité sociale lyonnaise, de 1947 à 1956. J'y ai fini rédacteur juridique. Je détestais cela, soit dit en passant: il fallait monter des dossiers pour faire payer les responsables d'accidents, qui ne sont pas tous des criminels, mais souvent des malchanceux, sans le sou, bientôt criblés de dettes jusqu'à la fin de leurs jours.

En 1952, je me suis débrouillé pour trouver une vraie maison, avec jardin potager et arbres fruitiers en échange de gardiennage et de jardinage: deux hectares et demi, à la main et à la charrue. La nuit, c'était très tranquille pour écrire, car j'écrivais de plus en plus, parallèlement à la peinture. Et je jardinais. Et je m'ennuyais à faire le rond de cuir. C'est à Vernaison que j'ai découvert la plupart de mes futurs personnages, en particulier le Rhône. Je n'ai jamais créé un personnage de toutes pièces. Ils viennent tous de la vie. « *Je suis un adepte du travail méthodique et je n'attends jamais l'inspiration* », disait Jack London.

Plus tard, durant toutes mes années de reporter, j'ai gardé cette habitude d'être prêt à rencontrer des personnages. Il ne faut pas simplement adopter ceux que la vie nous offre. Il faut partir les chercher. Je voyage également pour cette raison. Quand je me suis rendu aux confins du Québec et de l'Ontario vivre dans l'Abitibi, cela m'a donné le cycle *Royaume du Nord* (1983-1989). De même *Victoire au Mans* (1967) est-il né d'un reportage qu'on m'avait demandé lors des 24 Heures et d'un stage à l'école des pilotes. Impossible d'écrire si je n'ai pas vu les gens et leurs paysages.

Vous avez consacré au Rhône votre premier roman, "Vorgine", achevé en 1954, mais qui parut trois ans plus tard, en feuilleton sous le titre "Pirates du Rhône", dans "Le Progrès".

Vorgine avait été refusé un peu partout en 1955. J'en ai tout de suite écrit un autre qui fut accepté par Jul-



Bernard Clavel.

Oliver Dion



liard et publié en 1956: *Louvrier de la nuit*. Mais ce sont bien *Vorgine* et le Rhône qui ont changé mon existence.

Le Rhône m'a d'abord obligé à peindre puis à écrire. J'écrivais depuis l'enfance. La découverte du Rhône en 1945 m'a pourtant décidé à m'y mettre « pour de vrai », au point de faire passer ensuite la peinture au second plan. Le Rhône, ce sont des hommes, des femmes, tout un petit peuple, parmi les lumières et les mouvements. On appelle « vorgine » cette partie des rives où l'eau et la terre se mêlent. Là où pousse la vorge, l'ivraie.

Hervé Bazin que j'ai rencontré dès 1953, alors que je tournicotais autour du jazz et de l'édition, m'a dit: « *Apprends ton métier. Un jour, peut-être, tu pourras écrire sur un fleuve.* » Ce premier livre a changé ma vie. Il m'a lié au Rhône. Il m'a permis de découvrir la radio. Le « poste lyonnais », comme on disait, a adapté *Vorgine* l'année de sa parution: j'ai tout de suite aimé travailler la mise en ondes, faire des interviews, participer au journal.

Le théâtre radiophonique est d'ailleurs un genre unique, malheureusement presque oublié: une action purement vocale et sonore, sans la moindre image, c'est extraordinaire. Tout se concentre sur l'intrigue. On ne peut pas se laisser aller aux digressions ou aux détails inutiles. Quand je manquais d'argent pour acheter des livres, j'écoutais les dramatiques à la radio, et je rêvais. L'expérience m'a servi plus tard pour les quinze téléfilms qu'on a tirés de mes romans, entre 1967 et 1986: j'y ai toujours travaillé de très près. On y retrouve encore *Vorgine*, sous le titre des *Pirates du Rhône*, qui fut diffusé sur la 2^e chaîne de l'ORTF, en 1974.

C'est grâce à *Vorgine*, enfin, que *Le Progrès* m'a embauché comme journaliste, métier qui convenait à ma passion et à mon engagement politique, encore que les horaires aient été pénibles. Après avoir travaillé de six heures du soir à deux heures et demie du matin, on n'est pas très frais pour se mettre au roman.

Vous avez maintenant de meilleurs horaires?

Depuis le Goncourt en 1968,

“Bien sûr, à chaque livre je décide de ne plus écrire, tout comme je décide de ne plus déménager.”

“Au Goncourt, les vins étaient très bien. J'aimais moins la manière dont fonctionnait le jury.”

pour *Les fruits de l'hiver*, j'ai pu vivre de mes livres. Je me lève vers quatre heures et demie ou cinq heures du matin. J'écris jusqu'à midi. Je consacre l'après-midi au courrier, à la vie pratique.

Visiblement, vous n'avez pas l'angoisse de la page blanche.

Si je n'écris pas, je deviens mauvais. De toute façon, je suis incapable de rester à ne rien faire. Je ne prends jamais de vacances. Quand je n'écris pas, je peins. Quand je ne peins pas, je bricole. C'est utile pour quelqu'un qui déménage souvent.

J'écris en continu, du début jusqu'à la fin, et je ne corrige pas en cours de route. Je ne sais pas raturer, coller, ravauder. Parvenu à la fin, je réécris tout jusqu'à ce que cela me paraisse bien. Il peut y avoir trois ou quatre réécritures complètes avant le manuscrit final, qui ne comporte aucune correction. Il arrive également que je m'arrête au bout de trente, quarante ou cinquante pages, parce que je suis parti dans une mauvaise direction. Je reprends alors à partir du début.

Vous ne dactylographiez pas?

Je ne suis pas de la génération du clavier. Quand j'ai fini *Vorgine*, fin 1954, j'ai loué une machine à écrire. Je n'avais pas les moyens d'en acheter. C'est ma première femme qui a tapé le manuscrit. J'ai gardé cette habitude, qui présente quelques inconvénients. Si Josette n'aime pas le manuscrit final, elle m'oblige à le reprendre. Pour *Maudits sauvages* (1989), sixième et dernier volume du *Royaume du Nord*, elle m'a imposé sept réécritures. Là, comme je vous parle, elle vient de me refuser 800 pages qu'Albin Michel, pourtant, acceptait de publier. Je m'y suis donc remis. Je fonce. Elle élimine.

J'ai connu Josette Pratte en 1977 à Montréal. Elle écrit elle aussi, tout le temps, mais publie peu car elle est exigeante avec elle-même. Donc avec moi. Évidemment, je suis du genre à résister. Je dois à Josette d'être beaucoup plus conscient d'un certain nombre de règles; et de la nécessité – soit dit sans prétention – de faire une œuvre, à ma manière. Elle me canalise.

Josette a beaucoup travaillé sur l'édition des *Œuvres* chez Omnibus. Elle a plongé dans toutes mes pape-rasses, notamment mes carnets, pour mettre de l'ordre dans les dates, retrouver qui j'avais rencontré, quand, etc. Car je me souviens précisément des gens et des choses, mais rarement des dates. C'est un mécanisme profond. Leur image, leurs sentiments, leur émotion restent là, en moi. Pas le calendrier.

Je suis ému, et quelque chose commence, sans même que j'en sois conscient. Puis, un beau jour, cela se réveille. S'il me faut un ou deux mois de travail continu pour écrire 400 pages, il en faut beaucoup plus auparavant, quand le roman se trouve dans les limbes. Il faut des années de mûrissement, des mois durant lesquels on jette dans une chemise des notes apparemment incohérentes. Quand le roman vient, il n'est que la partie apparente de l'iceberg.

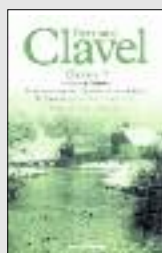
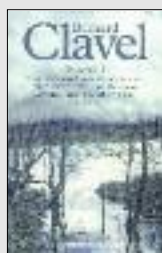
Ma mère, qui était fleuriste, est morte en 1945; mon père, ancien boulanger, en 1948. L'émotion fut si grande que je ne l'ai pas mesurée. Vingt ans plus tard, tout est remonté: j'ai commencé *La grande patience*, dont le quatrième volume, *Les fruits de l'hiver*, m'a valu le Goncourt 1968.

On dit que le Goncourt est un sale cadeau. Qu'on risque d'en sortir détruit.

Détruit? J'ai pu vivre de ma plume, selon l'ex- ●●●

2464 pages et des photos

Outre l'édition des "Œuvres", d'autres événements fêtent la longue carrière de l'écrivain. Où l'on retrouve ses photographies, ses aquarelles, ses manuscrits...



Pour commencer: 2464 pages. C'est-à-dire les deux premiers volumes d'*Œuvres*, sur les huit que comptera l'édition établie par Danielle Pampuzac chez Omnibus, avec la collaboration de Josette Pratte. On y trouvera, de 1956 à 1968, toute la période jurassienne et rhodanienne de l'écrivain, couronnée par le cycle autobiographique de *La grande patience* (1962-1969), l'un de ses plus grands succès, qui lui valut le Goncourt 1968 pour *Les fruits de l'hiver*. Figurent aussi des reportages, essais ou préfaces. Ainsi des textes sur Gauguin,

Vlaminck, Jack London, Bruegel ou l'étonnant *Victoire au Mans*. L'édition réunit les textes par ordre chronologique de rédaction. Elle comporte plusieurs documents, des repères biographiques, une bibliographie, ainsi qu'une filmographie (cinéma et télévision). Le rythme de parution est fixé à deux volumes par an. Chez Nathan paraît un livre unissant toutes les passions de l'écrivain autour de sa saison préférée: *L'hiver*. Bernard Clavel y raconte ses paysages de neige, de glace ou de givre, d'hier et d'aujourd'hui, à Lons-le-Saunier

comme au fond du Québec. Il signe aussi les 150 photographies, dessins et aquarelles – aspect moins connu de son travail. Enfin, Lausanne rend hommage à l'un de « ses » auteurs. C'est, en effet, l'Université de la ville qui reçoit en dépôt les manuscrits et les archives de Bernard Clavel. Le titre de l'exposition: « Un homme en colère » peut surprendre. Les vraies colères de Bernard Clavel ne sont pas dirigées contre ses semblables mais contre la guerre, la misère, les injustices et la dégradation du cadre de vie.

J.-M. M.

Œuvres, tome I et II. Omnibus, 1248 et 1216 p., 24 euros chacun. ISBN: 2-258-06135-0. Paru le 4 septembre.

L'hiver, Nathan, 192 p., 150 photographies, dessins et aquarelles. Format: 26 x 28 cm, 37,50 euros. ISBN: 2-09-261052-X. En librairie le 23 octobre.

« Bernard Clavel, un homme en colère ». Exposition à Lausanne (Suisse). Espace Arlaud, place de la Riponne. Jusqu'au 23 novembre.

●●● pression consacrée. J'ai continué à écrire tout de suite après, comme avant. De toute façon, argent ou pas, succès ou pas, je ne peux pas ne pas écrire.

Mon seul problème avec le Goncourt fut d'en être devenu l'un des jurés en mars 1971. D'accord, on avait de bons déjeuners. Cela compte pour moi. Mon stage d'apprenti pâtissier à Dôle, quand j'avais 14 ans, puis mon boulot dans une chocolaterie de Lons à 16 ans m'ont été difficiles. Au moins, j'y ai pris le goût de la cuisine. Je me suis même embarqué en 1939 comme cuisinier sur un bateau de la compagnie Paquet. Vous voyez...

Au Goncourt, donc, les vins étaient aussi très bien. J'aimais moins la manière dont fonctionnait le jury. Surtout, je ne voyais pas comment lire 200 romans par an et continuer à écrire. D'autres jurés ne se posaient pas tant de questions. Comme vous le savez, « on » vous propose des listes moins importantes, des sortes de sélections. Il y a aussi les « conseils » des grandes maisons, plus ou moins sous-entendus par l'un ou l'autre des jurés proches de l'une ou l'autre d'entre elles. Somme toute, on pouvait très bien voter sans avoir lu grand-chose. J'avais d'ailleurs l'air d'un imbécile: chaque fois que je sélectionnais un livre, il n'avait qu'une voix, la mienne.

Un jour, cependant, ayant vu mon candidat englouti, je me rallie à un livre paru chez Gallimard. Parmi les proches de cette maison se trouvait quelqu'un qui s'appelait, mettons: Raoul Lenoir. Raoul Lenoir avait été furieux lorsque Giono avait voté pour moi en 1968, faisant basculer le prix chez Laffont. Raoul Lenoir avait boudé quelque temps le jury, puis il était re-

venu. Et voici que je vote comme lui.

Dès que la réunion est finie, je file en douce, comme d'habitude. Raoul Lenoir, qui disposait d'une voiture avec chauffeur – il exerçait des fonctions officielles –, veut absolument me raccompagner. D'habitude, il ne s'intéressait pas à moi. A peine roulons-nous qu'il me dit: « Enfin, Clavel que faites-vous encore chez Laffont? Il est temps d'entrer chez Gallimard. » Je pouvais signer tout de suite.

Deux cents livres et ce genre d'épisodes, cela m'a fatigué. Je préviens Bazin que je vais m'en aller: « Tu es fou, dit-il, être juré Goncourt, c'est le pain des vieux jours. Je fais silence sur cette lettre. Je te donne huit jours pour réfléchir. » J'ai attendu les huit jours. Je suis bien sûr parti, très poliment, le 14 décembre 1976.

Bazin n'avait pas tort. Si vous étiez resté au jury...

... J'aurais eu beaucoup plus de presse pour mes livres suivants, je passerais pour un auteur considérable, je rencontrerais des personnalités flatteuses

et j'aurais du remords. Côté repas, il me reste l'Académie des vins de Bordeaux, très agréable. Pour la presse, tant pis: mes dossiers d'articles ont diminué de moitié dès 1977. Certaines rubriques littéraires distinguées m'ont oublié à partir de cette date. Mais moi, ça va.

Vous regrettez le milieu littéraire?

Je me suis fait de très bons amis à mes débuts, notamment chez Laffont, où Jacques Peuchmaurd m'est devenu très proche dès 1958. Avec les auteurs maison, nous formions une sorte de réseau. Comme journaliste aussi, je me suis lié à plusieurs personnes qui comptèrent et comptent toujours pour moi: ainsi Bernard Pivot, dès 1960, pour n'en citer qu'un. Il travaillait alors au *Figaro*. Il y a ceux que j'ai connus au *Progrès*, ceux que j'ai connus à *La Vie*, au *Monde* à *L'Humanité Dimanche*, à la télévision, au cinéma... Il faudrait aussi ajouter ceux avec qui j'ai milité: les défenseurs des objecteurs de conscience, des réfugiés, ou des victimes du *Torrey Canyon*, la première grande marée noire en 1967. Ou bien de grandes figures comme Gilbert Cesbron; comme Edmond Kayser, le fondateur de « Terre des hommes »...

Il s'agissait souvent d'hommes de presse et de communication plus que d'écrivains proprement dits. Car pour moi, les écrivains qui comptaient étaient surtout mes aînés: Simenon et Giono, par exemple.

Simenon, je le dois à Armand Lanoux. Quand je débute, Lanoux m'a dit: « Il faut que tu lises davantage de romans pour te discipliner. Je te fais une ordonnance: lis quatre Simenon par mois. » Ce que j'ai fait. Je n'ai pourtant jamais osé rendre visite à Simenon, alors que c'était possible. Tout comme Giono. Nous avons correspondu. Il m'invitait à passer le voir. Juste devant sa porte, je ne pouvais sonner. Même lorsqu'il a voté pour moi au Goncourt. Je le lui ai dit au téléphone: « Cela m'intimide. » J'ai toujours remis au lendemain. Puis il est mort deux ans plus tard, en 1970. Le regret ne m'a pas quitté.

A partir du moment où je me suis mis à écrire sérieusement, j'ai moins lu. Je suis conscient de mon inculture – encore que je me sois formé, tout jeune, en dévorant une édition de Victor Hugo qui sommeillait à la maison. Ils avaient dû l'acheter par souscription, puis l'oublier. Ce ne fut pas perdu pour tout le monde.

Vous avez été aussi bûcheron, polisseur de verres de lunettes, lutteur de foire, boxeur, maquisard, relieur... Ecrivain, c'était le bon choix?

Oui. Je crois que oui. Je le désirais profondément, même lorsque je pensais devenir peintre. Mon problème, c'était l'orthographe. A l'école, j'avais surtout de bonnes notes en gym et en dessin. Cela m'encourageait. Pour le français, j'avais l'impression que c'était impossible. Je faisais de telles fautes que je recevais des notes détestables. J'écrivais pourtant avec une intense émotion. Toutes ces mauvaises notes, ça me décourageait. Je m'imaginais successeur de Victor Hugo, mais j'étais loin de la moyenne! Du coup, j'évitais de trop me découvrir. Comme j'ai quitté l'école à quatorze ans, ces histoires de « vocation », comme on dit, furent remises à plus tard.

Et vous voici avec huit volumes d'"Œuvres" presque complètes...

Maman et Papa auraient été rudement contents.

“Maman et Papa auraient été rudement contents.”

